

velle, et trois mois ne s'étaient pas écoulés que le *Demetrio e Polibio*, chanté par Monbelli et ses filles, obtenait dans cette grande cité un éclatant triomphe

(à continuer.) p. 90

UNE SONATE DE BEETHOVEN.

— Il y a quelques mois, j'étais à Bonn, le lieu de naissance de Beethoven. Je rencontrai là un vieux musicien, qui avait connu intimement cet illustre compositeur, et c'est de lui que j'ai appris l'anecdote suivante.

— Vous savez, me dit-il, que Beethoven est né dans une maison de la rue du Rhin (Rhein Gasse), mais au temps où je fis sa connaissance, il habitait un humble logement, situé Roemerplatz. Il était très-pauvre alors, si pauvre qu'il ne sortait, pour se promener un peu, que le soir, à cause de l'état de vétusté et de délabrement où étaient ses vêtements. Néanmoins, il avait un piano, des plumes, du papier, de l'encre et des livres, et malgré ses privations, il lui arrivait de passer quelques moments heureux. Il n'était pas encore frappé de surdité et il pouvait du moins jouir de l'harmonie de ses propres compositions. Plus tard, cette consolation même lui fut refusée.

Un soir d'hiver, j'allai le voir, espérant l'entraîner à faire une promenade, et au retour l'emmenai souper avec moi. Je le trouvai assis à la fenêtre, au clair de lune, sans feu ni lumière, la figure cachée dans ses mains, et tout le corps grelottant de froid, car il gelait fort dur. Peu à peu je parvins à le retirer de sa léthargie, je l'engageai à m'accompagner, et je l'exhortai à secouer sa tristesse. Il consentit à sortir avec moi, mais, ce soir-là, il fut sombre, en proie à un véritable désespoir, et ne voulut écouter aucune consolation.

— Je hais le monde, me dit-il avec un accent passionné, je me hais moi-même. Il n'y a personne qui me comprenne, personne qui se soucie de moi ou qui s'intéresse à moi, j'ai du génie et je suis traité comme un paria.

Je ne répondis pas. Il était inutile de discuter avec Beethoven, et je le laissai continuer longtemps sur le même ton. Il ne s'arrêta qu'au moment où nous rentrâmes dans la ville, et alors il retomba dans un silence mélancolique.

Nous traversâmes une rue sombre et étroite, près de la porte de Coblenz. Tout à coup il s'arrêta.

— Silence! me dit-il, quel est ce bruit?

J'écoutai, et j'entendis les sons faibles d'un vieux piano qui sortaient d'une maison, à une petite distance. C'était une mélodie plaintive, et malgré le pauvre état dans lequel devait être l'instrument, l'air triste jouait ce morceau avec un grand sentiment de tendresse.

Beethoven me regarda avec des yeux étincelants.

— C'est tiré de ma symphonie en ut mineur, murmura-t-il, c'est ici, dans cette maison. Ecoutez, — comme c'est bien joué!

La maison était petite et d'une apparence plus que modeste, une lumière brillait à travers les volets disjoints, Beethoven resta plusieurs minutes à écouter. Au milieu du final, il y eut une interruption soudaine, un silence de quelques moments, puis l'on entendit une voix étouffée, une voix de femme.

— Je ne peux pas continuer, disait cette voix.

Je ne peux pas aller plus loin ce soir, Frédéric!

— Pourquoi, ma sœur?

— Je ne sais... peut-être parce que cette composition est si belle que je me sens incapable de la jouer comme il faudrait. J'aime tant la musique! Oh! que ne donnerais-je pas pour entendre ce morceau joué par quelqu'un qui fût capable de l'interpréter.

— Ah! chère sœur, répliqua Frédéric en soupirant, il faudrait être riche pour pouvoir se procurer ce plaisir et nous ne le sommes pas. Nous avons bien du mal à payer notre loyer! — Pourquoi désirer des choses au-dessus de nos moyens?

— Tu as raison, Frédéric, et cependant, quand je joue, je ne puis m'empêcher de souhaiter ardemment d'entendre une fois dans ma vie de la bonne musique, exécutée par un maître. Mais c'est inutile! c'est inutile!

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées.

Beethoven se tourna vers moi.

— Entrons, me dit-il brusquement.

— Entrer! répliquai-je, pourquoi?

— Je lui jouerai ce morceau, me répondit-il avec vivacité. Elle a du sentiment, de l'intelligence, du goût, je lui jouerai et elle m'appréciera.

Et ayant que je pusse l'en empêcher, il avait posé la main sur le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée et elle s'ouvrit immédiatement. Je le suivis à travers un corridor sombre, vers une porte entièrement ouverte à droite. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une chambre pauvre, nue, avec un petit poêle à un bout et quelques meubles grossiers.

Un jeune homme pâle était assis à une table, travaillant à un soulier. Près de lui, mélancoliquement penchée sur un vieux piano, était une jeune fille. Tous deux proprement, mais pauvrement vêtus. Ils se levèrent et se tournèrent vers nous en nous voyant entrer.

— Pardonnez-moi, dit Beethoven avec un certain embarras, pardonnez-moi, mais j'ai entendu de la musique et j'ai eu la tentation d'entrer. Je suis musicien.

La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air grave, presque sévère.

— J'ai entendu aussi quelques-unes des paroles que vous avez prononcées tout à l'heure, continua mon ami. Vous désirez entendre... c'est-à-dire vous aimeriez. En un mot, voulez-vous me permettre de vous jouer un morceau?

Il y avait quelque chose de si étrange, de si brusque, de si comique dans toute cette affaire, et en même temps de si charmant dans les manières,